

Une valse qui aspire douloureusement à un véritable contact.

Dans sa nouvelle performance *Hear the Silence*, la chorégraphe Zoë Demoustier collabore une nouvelle fois avec son jeune frère Misha. Ensemble, ils évoluent en terrain connu, celui du conflit, un sujet que leur père, l'ancien reporter de guerre Daniel Demoustier, connaît également bien.

Lors de la première de *Hear the Silence* au KVS Bruxelles, on pouvait ressentir dans les corps des danseurs le conflit qui continue de faire rage à l'échelle mondiale. Ils évoluent sur une musique déformée, presque mécanique, composée par Ravel. Ce dernier a composé *La Valse*, l'ébauche préliminaire de ce spectacle, entre les deux guerres mondiales. Transposé à notre époque, on voit les danseurs, souvent au ralenti, se désirer les uns les autres, mais la quête d'une véritable connexion reste difficile à atteindre.

Quelques semaines plus tôt, lors d'une visite de répétition à la Geste à Gand, le processus visant à transformer la lutte ci-dessus en un spectacle transparent battait encore son plein. «Une nouvelle équipe et un nouveau lieu présentent des défis supplémentaires », avait alors déclaré la chorégraphe. « Mais mon expérience m'a appris à mieux me préparer à ce qui m'attend. » Au cours des cinq dernières années, elle a bouleversé le paysage de la danse belge avec des spectacles semi-documentaires passionnés qui relient sa propre vie à des enjeux mondiaux.

« Il n'y a pas grand-chose à quoi se raccrocher. Techniquement, ça coince, mais cela correspond bien au sentiment de perturbation que nous voulons transmettre. »

- DANSEUR MISHA DEMOUSTIER

Pourtant, c'était très différent des chorégraphies précédentes. « Dans *What Remains*, nous étions dix sur la scène: le plus jeune avait cinq ans, le plus âgé 75 ans. Cela créait une énergie complètement différente. Aujourd'hui, il n'y a plus que des adultes de la même génération sur scène. J'ai moi-même dansé le solo *Unfolding an Archive*, dans lequel j'ai travaillé avec les archives d'images de mon père. Maintenant que je ne suis plus sur scène, il m'est plus difficile de comprendre les besoins des interprètes. »

Comme d'habitude, elle a tout disposé sur le sol devant elle, avec des cartes et des flèches qui visualisent l'arc de la performance et font le lien entre les idées qu'elle a en tête et les danseurs sur scène. Mais le lien le plus évident entre les deux est, bien sûr, son frère Misha, qui a également participé à *What Remains*. « Il peut ressentir en étant au sol ce que je ne ressens pas et comprend mieux que quiconque où je veux aller. Comme nous avons

grandi ensemble, nous avons le même cadre de référence. Nous apprécions souvent les mêmes choses. Mais en tant qu'êtres humains et créateurs, nous sommes câblés différemment, ce qui fait que nos parcours divergent.»

Analyse contre intuition

En gros, on pourrait dire que Zoë est plus rationnelle que son frère. Misha s'est fait connaître en 2021 en tant que danseur dans *Into The Open* de la chorégraphe Lisbeth Gruwez et a fait ses débuts d'acteur dans le film *The Silent Treatment* de Caroline Strubbe. Il se fie beaucoup plus à son intuition. Misha, qui nous a désormais rejoint, hoche la tête.

« Je pense que j'ai le profil type de l'aînée », poursuit Zoë. « Je suis plus studieuse et je fonctionne bien dans des structures et un contexte plus académique. Lorsque je dois diriger une équipe, comme c'est le cas actuellement, cet esprit analytique m'aide. Mais cela reste relatif : parmi mes amis qui ont étudié le grec au lycée, j'étais la plus chaotique. Misha, qui ne s'intègre pas du tout dans ce genre de structures, m'a dit que je devrais parfois abandonner cette attitude contrôlante afin de pouvoir mieux co-créer avec les danseurs. En tant que chorégraphe, mon travail ne consiste pas seulement à leur faire comprendre où je veux aller, je veux aussi leur donner l'espace nécessaire pour atteindre cet objectif à leur manière. Misha m'aide en me demandant : « Mais ça ne pourrait pas aussi se faire de cette façon ? » Ou : « Ne devrais-tu pas prendre plus de temps pour cela ? »

« Les pièces dans lesquelles j'ai dansé jusqu'à présent étaient très différentes », explique Misha. « Ce qui est étrange, c'est que pendant *Into the Open*, qui était censé être très libre, j'étais parfois plus dans ma tête que pendant *What Remains*, où je devais respecter strictement certaines règles. C'est précisément parce qu'il y avait déjà un cadre que j'ai pu plus facilement jouer avec. Cela m'a procuré un sentiment de calme et de familiarité, qui n'avait rien à voir avec mon intuition. Je m'inspire de mes expériences avec Lisbeth, Zoë et Arkadi (Zaïdes, le chorégraphe du spectacle AI *The Cloud*) pour ma première performance solo, que je prépare actuellement. Mon plus grand défi est de découvrir ce qui me convient. J'espère avoir le temps de le faire, car les jeunes subissent une pression incessante. En m'appuyant sur mon instinct et mon observation, je veux lutter contre cela. »

La danse folklorique

Lorsque le frère et la sœur Demoustier collaborent, la musique devient un acteur à part entière. Dans *Hear the Silence*, la danse et le son s'influencent mutuellement, mais deviennent également visibles. L'artiste sonore de service, Rint Mennes ou Willem Lenaerts, relie directement depuis la scène une combinaison d'instruments analogiques et de nouvelles technologies aux mouvements sur scène. Partant de la question de savoir comment elle pouvait incarner le conflit à travers la musique classique, la chorégraphe a finalement opté pour *La Valse*. « Ravel a utilisé la danse pour montrer comment l'Europe avait changé

après la Première Guerre mondiale. » Sa composition dissonante et contre-intuitive la rend imprévisible pour Misha. « Il y a peu de repères auxquels se raccrocher. Techniquement, c'est discordant, mais cela correspond au bouleversement que nous voulons transmettre. »

« Nous voulions rendre la valse plus humaine, plus douce et plus égalitaire, en mettant l'accent sur le contact authentique plutôt que sur la forme, l'élégance ou le statut social ; en bref, nous voulions la transformer à nouveau en une danse folklorique décontractée. »

-CHOREOGRAPHE ZOË DEMOUSTIER

« Nous voulions utiliser ces fragments pour créer quelque chose de nouveau, tant au niveau du mouvement que du son », ajoute Zoë. « En cherchant à comprendre ce que signifie «créer des liens» dans ce monde instable, divisé et individualisé, nous avons trouvé une grande force dans le fait de nous rassembler physiquement lors de manifestations ou de marches, mais aussi dans la vie nocturne qui prospère dans les zones de conflit. Pensez à Kiev ou à Beyrouth, mais aussi à l'Iran et au Congo. Danser ensemble touche à l'essence même de cela. Ce qui était frappant dans la valse viennoise classique, c'est que même si les gens se touchaient physiquement, ils le faisaient souvent en détournant le regard, et il y avait aussi un rôle clair de meneur et de suiveur. Nous voulions rendre la valse plus humaine, plus douce et plus égalitaire, pour mettre le contact réel au centre plutôt que la forme, l'élégance ou le statut, en bref, pour en faire à nouveau une danse folklorique décontractée.»

« Afin de donner une touche moderne au concept de danse folklorique, loin de son image élitiste, nous nous sommes rapidement retrouvés au club, car les valses modernes ou les danses folkloriques n'existent pas ici », conclut Misha. Lorsque ses collègues danseurs grecs et coréens, par exemple, lui ont dit que la danse folklorique était encore pratiquée dans leur pays d'origine, Zoë a estimé que c'était quelque chose qui manquait. « La danse est entrée dans nos vies par le biais de la danse contemporaine sur scène, et non comme un rituel. Mais ne serait-il pas fantastique que le public danse en rentrant chez lui après le spectacle et que les générations futures dansent à nouveau davantage entre elles ? »